

Des éditos dans nos tiroirs

François Dusson

En tant que président de l'APMEP de 1998 à 1999, François Dusson a écrit quatre éditoriaux parus dans le Bulletin Vert (BV). Seize ans plus tard, les thèmes abordés résonnent avec les différents points d'actualité de l'année 2015 : réflexion sur les notes, l'évaluation, le thème des fractures scolaire et sociale, l'interrogation sur le sens d'un apprentissage... PLOT vous propose de prendre le temps d'une (re)lecture de trois de ces éditos dont la pertinence et l'actualité sont frappants. Les passages en italique sont des commentaires écrits par PLOT pour faire le lien avec les réflexions en cours.

À bas la moyenne et les résultats (BV 419-nov/déc 1998)

Rendre actifs d'autres visages du travail scolaire

Que les façons de contrôler et d'évaluer en mathématiques puissent évoluer et s'améliorer, je le pense possible et sûrement nécessaire dans de nombreux cas, et des membres de l'APMEP à l'intérieur de différents groupes s'y emploient depuis longtemps et encore aujourd'hui.

Mon propos ici est différent et veut relever un des maux de notre système scolaire : la prééminence de l'évaluation dans l'image du travail scolaire donnée aux jeunes. Pour faire caricature, je prendrai ce conseil donné à des élèves (par un parent, une personne de la direction, un professeur ; tous participent à l'occasion) : « Travaillez pour passer de 9 de moyenne à 10 » ou encore « Travaillez pour avoir de bons résultats » ou encore « Travaillez pour avoir les notes suffisantes à vos examens ou à vos dossiers ». Les notes règnent sur l'imagerie scolaire, et particulièrement la chasse à la moyenne. Et c'est pour lutter contre cela que je dis : à bas la moyenne ! Les notes sont des indicateurs et les placer au rang d'objectifs est un détournement de leur

fonction. Malheureusement d'ailleurs, ce renversement n'est pas que scolaire. Que penser par exemple de cette information entendue sur une radio : « les chômeurs de ce pays sont contents, le taux de chômage vient de baisser d'un point ».

L'article « Pas de fausse note » paru dans PLOT 50 permet un nouvel éclairage, la réflexion nationale sur la note bienveillante à l'école primaire est lancée et de nombreuses initiatives d'évaluer sans noter sont mises en place par des collègues

Quatre autres visages du travail scolaire pourraient être mis à jour : je ne dis pas qu'ils sont absents du système, mais qu'ils ne sont pas assez relevés, mis en relief, développés.

Apprendre ensemble

La classe est une petite cellule sociale. Les heures de mathématiques ne sont pas des heures d'enregistrement d'un discours savant, ni des heures de mises à l'épreuve de compétences individuelles. Mais ce sont des heures de questionnement, d'approches multiples d'objets, d'élaboration de classifications et d'argumentations, de débats scientifiques. Donc des heures où

le fait d'être plusieurs a du sens, pour que chacun comprenne, mémorise, puisse découvrir et enrichir son propre fonctionnement intellectuel, au contact des autres, avec la médiation du professeur. Apprendre ensemble, cela peut être aussi appartenir à un réseau d'apprenants. Aujourd'hui des communications faciles peuvent exister entre établissements, même entre pays différents. Des connaissances peuvent être échangées. Par exemple un groupe de jeunes peut développer un sujet ici, l'envoyer là-bas, en recevoir des échos. L'échange crée l'originalité des points de vue et s'oppose à l'uniformité.

PLOT 51 a publié l'expérience d'une collègue qui pratique l'enseignement en îlots permettant, entre autre, aux élèves de s'entraider. Les futurs EPI seront peut-être l'occasion de faciliter des moments consacrés aux échanges.

Lecture, relecture

La capacité de lire est une capacité libératrice. Elle permet d'échapper à l'obligatoire. L'éducation à la lecture est une nécessité dans la formation du citoyen. Prendre comme un des objectifs du travail scolaire la lecture scientifique, c'est éviter l'enfermement du scolaire sur lui-même. Dans cette perspective, le développement de visites d'expositions, de travaux d'exposés (comme les TIPE en classes préparatoires) est important.

La relecture s'oppose vraiment à l'image véhiculée par les résultats. Pour apprendre, il est important de sans cesse revenir sur ce qui a été fait, de s'en faire le récit, des images, de le retravailler. Ainsi rien n'est jamais tout à fait fini. Tout est à reprendre.

Qualité, efforts, plaisir, temps

L'objectif quantitatif de la note porte en lui la marque de l'objectivité, ce qui est illusoire. Et cela masque le rapport subjectif que ceux qui apprennent ont à entretenir avec les études, dans une recherche de qualité. Celle-ci exige des efforts, il est bon d'en être conscient, mais est source du plaisir d'apprendre. Elle nécessite du temps. Et l'APMEP n'insistera jamais assez sur l'importance de la variable temps dans tout apprentissage, avec les répercussions indispensables sur la construction du temps scolaire.

Cohérence interdisciplinaire et attitudes scientifiques

Les notes peuvent renforcer l'image incorrecte de la juxtaposition des disciplines scolaires au lieu de montrer leur solidarité, en les assimilant à des comportements évaluable alors qu'un des enjeux de la scolarité, c'est de développer des attitudes scientifiques qui se manifestent aussi à toute autre occasion que la résolution d'exercices standardisés. La complémentarité des approches disciplinaires est un gage de cohérence intellectuelle de l'apprentissage.

Pour terminer, une question pourrait être de savoir comment évaluer la présence de ces visages, mais le mot évaluation ne convient pas. Mieux vaudrait parler de vérification. Celle-ci pourrait trouver place dans les différents conseils associant les acteurs dans un établissement (y compris les heures dites de vie de classe). Cela donnerait à ces conseils une vraie consistance quant aux projets éducatifs et en ferait des lieux constructifs.

Alors, vrai, on lâche la moyenne ?
Chiche !

Après les attentats de 2015, beaucoup de collègues s'interrogent sur les missions de l'école, sur notre rôle à jouer en tant qu'adulte de la communauté scolaire. L'édito qui suit reste d'actualité.

Les savoirs, la réciprocité et le citoyen¹(BV 421-mars/av 1999)

La fracture sociale fut un thème de campagne électorale. Mais de nombreux collègues vivent au cœur de leur métier d'enseignant sa réalité quotidienne, pour certains très durement. Les témoignages de difficultés se situent sur deux plans : le premier, celui du respect entre jeunes, entre jeunes et adultes, respect aussi des locaux et des matériels, celui de l'éducation à la vie collective ; le deuxième, celui de l'investissement des jeunes dans les travaux qui leur sont proposés, celui des connaissances élémentaires pour se repérer convenablement dans le monde actuel, celui de « l'équipement » de chacun. Le thème de l'éducation à la citoyenneté, souvent rappelé aujourd'hui, se veut mobilisateur face aux obstacles que rencontre le projet scolaire.

Cela rejoint l'opposition, que je caricature, souvent faite dans les débats récents sur l'École, entre des établissements scolaires « light », lieux de vie, lieux où les élèves se sentiraient bien et apprendraient à vivre en société (mais disent les opposants, où ils ne feraient pas grand-chose) à des établissements faits pour apprendre, et pas seulement apprendre à apprendre, mais apprendre des choses (mais disent les opposants, ce serait sans doute encore dans un esprit encyclopédique dépassé) ; conseils de vie lycéenne contre conseils de classe par exemple.

Une image me vient à l'esprit pour forcer le trait : le système scolaire est une grande

entreprise de transport ; des trains prennent au départ des jeunes pour les amener au pays des adultes, qui est celui des métiers. L'orientation est l'œuvre majeure de l'organisation. Les titres de transport sont liés aux contrôles des savoirs. Tu sais (un peu ou beaucoup), donc tu peux prendre tel train ou tel autre. Deux questions se posent et s'opposent : le confort des wagons, la validité des titres. La rencontre des voyageurs est fortuite, ce qui n'empêche pas de réfléchir à la bonne ambiance dans les compartiments, mais les titres sont individuels, chacun voyage à son propre compte.

La citation qui suit, d'Ivan Illich², tirée de son livre « Une société sans école », aux éditions du Seuil, 1971, peut être une salutaire critique de cette conception : « Ce qu'il nous faut, ce sont des structures qui mettent les humains en rapport les uns avec les autres et permettent, par là, à chacun, de se définir en apprenant et en contribuant à l'apprentissage d'autrui ». Ici, la mise en relations des personnes est essentielle au projet de l'apprentissage, dans lequel une réciprocité est introduite : apprendre et contribuer à l'apprentissage d'autrui. La construction sociale n'est pas mise en parallèle de l'acquisition des savoirs mais en solidarité.

Un enseignant, encore plus qu'une autre personne, sait combien le fait d'avoir à expliquer, expliciter à d'autres, lui permet aussi d'affiner sa propre compréhension, de renforcer sa mémorisation, de faire naître des points de vue différents porteurs de sens. Permettre à des élèves d'expérimenter cela de façon régulière serait une façon de les faire sortir du schéma « titre de transport » pour les faire entrer dans une relation sincère avec les savoirs.

¹ J'emprunte ce titre au livre de Claire Hébert-Sufrin, éditions Desclée de Brouwer, livre tout à fait passionnant appuyé sur l'expérience des réseaux de savoirs.

² http://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan_Illich

Si l'APMEP développe entre ses membres une mise à disposition réciproque de leurs ressources et de leurs questionnements, cela ne peut que les inciter à valider cet état d'esprit dans le domaine scolaire. À nous tous de participer à cet échange. C'est ainsi, je l'espère, que le dynamisme associatif pourra permettre de mieux cerner les difficultés du moment et les dépasser.

Partager, Lire, Ouvrir, Transmettre (ou tout simplement PLOT) contribue à cet état d'esprit.

Personnaliser l'enseignement : développer l'intériorité mathématique de l'élève (BV 422-mai/juin 1999)

Ce qui me frappe souvent chez les élèves pour qui les mathématiques sont un obstacle, c'est leur croyance en la nécessité de trouver quelque chose hors d'eux-mêmes (la méthode, la formule, la solution, le truc) comme démarche essentielle à la réussite mathématique. Le manque (de bases, de dons, de connaissances) est à leurs yeux une explication de leurs difficultés, le « c'est trop abstrait » marquant souvent cette coupure de soi avec les mathématiques.

Je donne la parole à Dominique Hoppenot, professeur de violon, dans son livre « Le violon intérieur »³, et j'invite le lecteur à transposer ce texte dans le domaine de l'enseignement des mathématiques⁴ : « La justesse instrumentale requiert essentiellement la coïncidence de deux types d'oreilles, l'oreille extérieure (celle que l'on nomme habituellement « l'oreille ») et l'oreille intérieure, que l'on ne nomme pas pour la bonne raison qu'elle est ignorée de la plupart des violonistes. Celle-ci consiste à reproduire men-

talement le discours musical, par la seule puissance d'évocation et de suggestion de l'image auditive. Elle nous permet d'élaborer nos intervalles, de les construire avant même de les jouer, de leur donner vie en nous, avant de leur prêter une existence extérieure. Une fausse note ne peut donc être corrigée efficacement que si l'on établit une comparaison entre « la note intérieure » que l'on voulait entendre et la « note extérieure » qui a été entendue. Les élèves qui poussent leurs doigts en avant ou en arrière parce qu'on leur crie « plus haut » ou « plus bas » ou parce qu'ils aperçoivent de grands cercles rouges sur leurs partitions, ne font pas un travail efficace. Lorsqu'ils ont exercé correctement leur oreille mentale, ils n'ont besoin de personne pour leur dire que c'est « trop haut ! ». Ils le savent et peuvent y remédier utilement. »

Il me paraît possible et vraiment souhaitable que chaque élève développe en mathématiques une sorte « d'oreille intérieure », développe une attention à des phénomènes intérieurs (mémoire, images mentales, discours internes, utilisation de mouvements, par exemple mains ou doigts, alliances de mots, alliances de situations, émotions, récits anecdotiques). Une activité du professeur consiste à les suggérer, à les expliciter, à leur donner vie, dans des circonstances variées, en les reliant aux idées mathématiques.

Les exercices, les entraînements ne fonctionnent plus alors sur un mode binaire : vrai/faux, je sais/je ne sais pas, je fais/je ne fais pas. D'autres enjeux prennent sens. En voici des exemples : appréhender physiquement une situation (l'incorporer, l'imaginer, la représenter) ; s'appuyer sur des analogies ; enrichir librement une

³ « Le violon intérieur », Dominique Hoppenot, éditions Van De Velde.

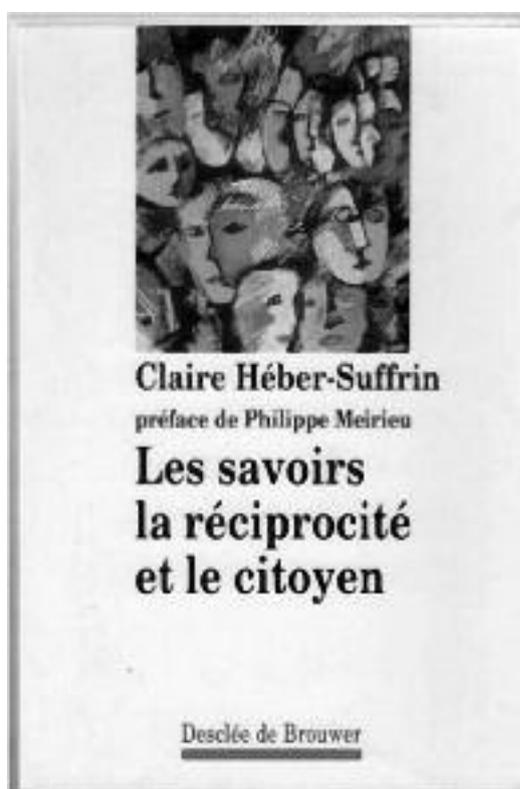
⁴ Ce serait encore plus riche de transposer d'autres passages de ce livre. L'extrait correspond à un chapitre particulier : la justesse intérieure.

situation donnée en supplément de toute question éventuellement déjà posée ; simplifier une situation quitte à la transformer de façon intentionnellement malhonnête pour faire apparaître du familier.

Ainsi, personnaliser l'enseignement, c'est révéler, confirmer les ressources internes de chaque personne, mobilisées dans la diversité du travail mathématique. Cela concerne toutes sortes de points mathématiques, par exemple la maîtrise d'un petit calcul, la lecture d'une figure, le « faire parler une formule », l'analyse de l'utilisation de lettres, l'extraction d'une idée forte en comparaison de détails, la recherche de « détrompeurs » pour contrôler un résultat donné de mémoire,

etc. Pour m'y essayer, je sais que cela est difficile, les signes d'efficacité ne sont pas toujours clairement identifiables à court terme, cela demande de la patience et une certaine volonté d'improvisation dans la relation aux élèves.

Si le développement de l'intériorité mathématique était reconnu comme un axe fort du travail scolaire, ne serait-il pas plus facile de critiquer des oppositions non fondées entre les arts et les sciences ? Ne serait-il pas plus crédible de parler à propos des vertus de l'enseignement des mathématiques du développement de l'esprit critique, de l'imagination, de la créativité ?



François Dusson cite le livre de Claire Héber-Suffrin, *Les savoirs, la réciprocité et le citoyen*, paru en 1998 et disponible d'occasion sur le net.

Ce livre s'appuie sur l'expérience des réseaux d'échanges réciproques de savoirs, fondés dans les années 1970 par Claire et Marc Héber-Suffrin.